

Ce numéro d'*Arabica* consacre cinq articles à la dialectologie. Simone Elbaz étudie « la subordination en arabe d'Oujda » où elle reprend des éléments de sa thèse sur le parler d'Oujda.

J.-P. Angoujard, avec « Marqueur du féminin et système vocalique dans l'arabe de Damas », (pp. 345-357) reprend et prolonge des travaux sur ce parler de Goerges Bohas.

P. Swiggers présente, avec « A Phonological Analysis of the Harṣūī Consonants » (pp. 358-361), une note sur un dialecte parlé dans le sud de la Péninsule arabique par moins d'un millier de personnes, dialecte peu étudié et menacé de disparition. C'est pour lui l'occasion d'insister sur le phénomène de la glottalisation.

Heliane Jill Berge, en s'attachant aux « Mutations vocaliques dans les dialectes hispano-arabes » (pp. 362-368) montre que des phénomènes comme l'*imāla* et le *taṣḥīm* ne sont pas des phénomènes isolés mais intégrés à un système vocalique et permettent de mieux distinguer des dialectes voisins.

Ph. Marçais et F. Viré, avec « Gazelles et ourades en Tunisie. Reportage en parler arabe de la Tribu des Mahadhba » (pp. 369-387) nous proposent deux textes en dialecte du sud de Sfax avec leur traduction et des observations linguistiques.

Ce numéro spécial se clôt avec « Pour un apprentissage environnemental de l'arabe » par Joseph Dichy (pp. 388-401). Le dépaysement culturel et linguistique qui accompagne l'enseignement de l'arabe nécessite une réflexion et un type d'enseignement qui mette en œuvre le plus possible les différents éléments de l'environnement pédagogique dans le domaine méthodologique, humain, matériel et institutionnel.

Jacques LANGHADE
(Université de Bordeaux III)

Ahmed MOUTAOUAKIL, *Réflexions sur la Théorie de la Signification dans la Pensée linguistique arabe*. Rabat, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1982. 340 p.

Dans ce livre — il s'agit de l'édition remaniée de sa Thèse d'Etat soutenue à Rabat le 31 octobre 1980 —, Moutaouakil se consacre, avec un succès variable, à un travail irrévérencieux, puisqu'il entend décloisonner les savoirs du langage, abattre les murs que chaque spécialiste érige aux frontières de sa discipline, surmonter les discontinuités, les ruptures artificielles que crée l'érudition historique, conjurer l'immobilisme et le fixisme des traditions universitaires, provoquer des rencontres, des collisions entre des univers que les chercheurs s'évertuent à séparer; soit qu'ils protègent jalousement leur propre objet de recherche des convoitises de leurs confrères, soit, et plus simplement, que leur méticulosité dans l'analyse des domaines où leur étude les confine les vole à l'ignorance des disciplines connexes.

Si Moutaouakil fait bien preuve d'audace, la méticulosité n'est pas la principale de ses qualités. Il amalgame hardiment, assimile, court-circuite les différences, jette des ponts — le plus souvent de fragiles passerelles — entre la grammaire de Sibawayh, la rhétorique de Ḡurğānī, le *fīqh*, l'exégèse coranique du moyen âge et les dernières nées des disciplines linguistiques. Il cherche

partout un unique motif où les distinctions s'estompent dans la masse monochrome des idées simples. L'auteur n'aime pas beaucoup les frontières, les séparations. La preuve en est, outre son ignorance tranquille de la logique et de la philosophie, la dilection qu'il affiche pour les formations aux contours imprécis : l'ancienne rhétorique, entendue comme une technique d'ajustement des énoncés aux conditions toujours nouvelles de leur énonciation, ou la moderne « pragmatique », menacée elle aussi de voir ses objets se dissoudre dans le chaos infini des éléments du contexte et la diversité innombrable des situations du discours.

Mais au fait, que veut prouver Moutaouakil ? Il attend de cette subversion de la distribution ordinaire et des partages consacrés du savoir une fécondation réciproque de l'ancien et du nouveau, une revivification du premier, une réhabilitation du patrimoine des études arabes sur les phénomènes de la langue et la découverte d'une source vive d'inspiration pour les linguistes et les sémanticiens contemporains. Dans les recherches nouvelles conduites loin de lui et qui pourtant le recoupent parfois, l'ancien trouvera le motif de sa restauration. Dans la fréquentation des textes qu'il croyait périmés, le chercheur actuel trouvera des aperçus — des théories, dit Moutaouakil — qui lui épargneront la peine et la fatigue d'inutiles redécouvertes.

Comme si cela ne suffisait pas, l'auteur affirme imprudemment dès les *préliminaires* (p. 19) que le recours au patrimoine arabe permettra « d'évaluer les théories actuellement proposées en les cautionnant ou en les infirmant ». Même si l'on accepte de passer sur les motifs idéologiques de l'entreprise (il paraît à ce propos mal venu d'en appeler à Chomsky et à la *Linguistique Cartésienne* pour justifier d'aussi tardives retombées de la *salafiyya*), on conviendra qu'il y a là comme une inconséquence : comment les analyses linguistiques récentes pourraient-elles tantôt être appelées à témoigner en faveur de l'ancien, à le « cautionner », et tantôt s'exposer au contraire à être disqualifiées par les contradictions qu'elles lui apportent ? Qui décide, quand les deux analyses ne se recouvrent pas, laquelle des deux infirme l'autre ? Moutaouakil ne le dit pas; aussi bien ne se pose-t-il pas la question puisqu'il fait en sorte — soit qu'il choisisse les théories qu'il met en présence, soit qu'il les « reconstruise » — qu'elles se recouvrent ...

L'auteur présente ce travail comme une comparaison entre les analyses de la pragmatique et de la sémiotique de Greimas d'une part, et « la théorie de la signification dans la pensée linguistique arabe » d'autre part. Soit, mais si l'on demande de quelle théorie arabe ancienne il s'agit, il répondra : de toutes ... et d'aucune ! Voici pourquoi : Moutaouakil prévient (pp. 20 et 254-255) qu'il ne fait pas œuvre d'historien, qu'il n'entre pas dans ses intentions de rendre fidèlement compte des contributions médiévales aux études linguistiques, mais que son projet comparatif l'autorise au contraire à déroger aux règles de l'exactitude historique. Il divise son étude en deux parties distinctes, entretenant dans la première de *reconstituer* l'unique théorie linguistique — l'*épistémé*, dit-il p. 25 — supposée commune à la plupart des analyses éparses des grammairiens, rhétoriciens, exégètes et juristes du moyen âge, se réservant enfin de *comparer* dans la seconde partie ce produit de l'abstraction aux recherches contemporaines sur la signification. On voit, et l'auteur lui-même le pressent p. 267, ce qu'un tel plan peut avoir d'illusoire : il expose Moutaouakil en même temps qu'à de fastidieuses redites, à présenter une seconde partie anémique, l'essentiel ayant déjà été dit, ou fortement sous-entendu dans la « présentation » et la « reconstitution » de la première partie.

Quant à cette reconstitution, le moins que l'on puisse en dire est qu'elle est contraire aux usages généralement reçus. Persuadé que « la production linguistique ancienne peut se représenter en un langage moderne, ce qui en facilite la compréhension » (p. 244), ou encore que « la comparaison du discours passé au discours présent nécessite une « traduction » du premier » (p. 250), Moutaouakil s'ingénie à associer au vocabulaire arabe traditionnel des étiquettes anachroniques; ainsi *luğā* et *awḍā'* *al-luğā* sont-ils également rendus (cf. le glossaire, p. 321 sq.) par « système de la langue »; *saliqa* par « compétence »; *fāṣīha* par « compétence discursive » etc.

Rien ne s'oppose, assurément, à une comparaison entre les instruments d'analyse des grammairiens et rhétoriciens médiévaux avec les idées propres à telle ou telle école actuelle de sémantique, mais les rencontres que l'on suscite alors, si elles ne reposent pas sur une claire identification des termes de la comparaison, sur un examen, conduit avec méthode, des constructions théoriques qui les justifient et leur servent de socle, sont vouées à l'insignifiance. Après qu'il a dissocié les concepts des formations cohérentes auxquelles ils appartiennent, il ne reste plus entre les mains de Moutaouakil que des entités mortes qui se prêtent indifféremment à toutes les manipulations. On ne s'étonnera pas outre mesure que sur le fond de ces terminologies désarticulées, Ĝurgānī soit présenté comme « générativiste » et Sakkākī comme « interprétativiste » (pp. 104 sq., 287-288) ... En lieu et place d'analyse, l'auteur ne propose que des généralisations. Qui sont « les penseurs arabes anciens » qu'il convoque à tout propos ? Au moins sera-t-on surpris d'apprendre que ne figure parmi eux aucun des *falāsifa*, ni non plus Ibn Ḥazm, ni même Ibn Maḍā' ! Comment pourrait-on accepter, dans un travail universitaire de ce niveau, l'usage intempérant de tournures aussi vagues que : « on postule, dans le cadre de la réflexion arabe ancienne ... » ou encore : « la réflexion arabe ancienne sur le langage propose ... » (pp. 133, 155 et *passim*) ? D'ailleurs, à en croire Moutaouakil, que propose-t-elle ? Ni plus ni moins que l'hypothèse suivante que l'auteur s'en va martelant tout au long du livre : « c'est le sens qui détermine la forme » (cf. pp. 110, 115, 175-176, 179, 219, 246, 291 et 299). En rhétorique, on voit mal comment il en serait autrement puisque ce n'est là qu'une reformulation imprécise du programme de la discipline; mais alors qu'en grammaire, par exemple, la formule suscite plus de perplexité, l'auteur élude toutes les questions par l'introduction de concepts insaisissables (ainsi en va-t-il du « sens syntaxique » évoqué p. 109 ou encore de ce curieux « contenu propositionnel » mobilisé bien mal à propos p. 174 dans l'analyse d'une phrase interrogative, tantôt (p. 120) assimilé au sens littéral de l'énoncé, tantôt et tout au contraire (p. 162) distingué de ce dernier).

D'erreur en confusion, d'inexactitude en approximation, Moutaouakil évite obstinément l'essentiel : rien, ou presque (cf. p. 84) sur la richesse polysémique du mot *al-ma'nā*; rien, ou si peu (cf. p. 135), sur la question pourtant bien importante de la réalité psychologique des règles grammaticales; rien enfin qui mérite d'être rapporté (cf. pp. 154-155), sur les problèmes du nominalisme et des universaux.

Est-il nécessaire d'ajouter à propos de ce livre que la médiocre qualité de la rédaction (peasant du style, abus des subdivisions, des numérotations inutiles, des *nota bene* et des remarques incluses dans le texte) en rend la lecture éprouvante, et qu'enfin les épreuves, comme en témoigne l'abondance des coquilles d'imprimerie (ainsi trouvera-t-on *compatibilité* pour *compatibilité*

(p. 325), ou encore (p. 154) *générosité* pour *généralité* ou sans doute pour «*généricité*» que l'auteur lui préfère) n'ont pas été corrigées?

Dominique MALLET
(Université de Bordeaux III)

Abdelali ELAMRANI-JAMAL, *Logique aristotélicienne et Grammaire arabe*. Paris, Vrin, 1983
16,5 × 25 cm., 237 p.

Lorsqu'en 1889 A. Merx présentait pour la première fois dans *Historia Artis Grammaticae apud Syros* sa thèse de l'emprunt à Aristote par les grammairiens arabes d'un certain nombre de divisions et catégories fondamentales, il ne pensait probablement pas qu'un siècle plus tard, après avoir connu une grande fortune, cette thèse, sous des formes modifiées et atténueées, continuerait à marquer la problématique de la question des rapports entre les Grecs et les grammairiens arabes. La parution en 1977 de l'ouvrage de C.H.M. Veersteegh, *Greek Elements in Arabic Linguistic Thinking* renouvelait la question en introduisant une influence non plus directe mais par voie diffuse. Une présentation critique de cette hypothèse a été faite dans le précédent numéro du *Bulletin Critique* par Elamrani-Jamal, dont nous présentons ici la démarche telle qu'il l'explique dans *Logique aristotélicienne et Grammaire arabe*. On notera que dans le numéro spécial d'*Arabica* XXVIII/1981 — dont nous rendons compte par ailleurs (voir *supra* p. 240) — figure un article de G. Troupeau qui, par la voie de l'analyse du vocabulaire grammatical, défend une position analogue à celle d'Elamrani.

De par la complexité du débat où se croisent des a priori sur l'influence exercée par les Grecs et des opinions sur les rapports entre langage et pensée, l'auteur s'est vu contraint d'adopter un plan simple et progressif : dans une première partie, la présentation des opinions en présence dans leurs différentes thématisations, historique, linguistique et philosophique. Une fois ce travail achevé, il s'attache à une étude, interne à la philosophie arabe, des différences entre le système de la grammaire et celui de la logique. C'est la partie la plus philosophique et la plus novatrice de son travail, qui sera suivie d'une précieuse contribution sous la forme de traduction d'un certain nombre de textes fondamentaux des grammairiens et des philosophes.

L'hypothèse grecque développée par la thèse de Merx fut largement connue par sa communication en 1891 à l'Institut Egyptien. Les grammairiens arabes ont été influencés non par la grammaire grecque qu'ils ne connaissaient pas, mais par la Logique d'Aristote. Elamrani critique au fur et à mesure les arguments de Merx qui ne reposent que sur des conjectures et des similitudes et font fi de la chronologie de la transmission aux arabes de la Logique grecque.

Mais cette conception, pour discutable qu'elle soit, marque, selon Elamrani, les initiateurs du renouveau de la linguistique arabe comme Șubḥī Șāliḥ et son inspirateur Ḥassān Tammām qui, pour souscrire à la nécessité faite par la linguistique de s'affranchir de la philosophie et de la métaphysique commencent, sans s'en rendre compte, par faire une lecture de la